

valet de pied, en habit de livrée vert sombre, achevaient de donner à l'équipage un air sévère et élégant.

Toute la loyauté de Napoléon Potard n'y put tenir ; un bouquet de gros arbres, placé à quelques pas, lui offrait une cachette excellente et lui permettait de tout voir sans être vu. Il s'y blottit et attendit.

Bon nombre de minutes séculaires se succédèrent lentement ; à la fin, il entendit parler et marcher sur le petit chemin, du côté de la ferme ; un frisson lui courut par tout le corps. Deux femmes s'avançaient vers la voiture ; l'une avait l'extérieur respectable et quinquagénaire d'une institutrice de grande maison ; l'autre, à la taille aérienne, à la démarche jeune et vive, semblait heureuse de respirer l'air pur et frais de ces riannes promenades. Une robe amazone en drap bleu faisait valoir sa jolie taille ; elle portait par-dessus un petit mantelet en velours noir tout uni ; une capote de même étoffe, merveilleusement coupée, ne laissait voir encore à l'impatient jeune homme qu'une légère boucle de cheveux blonds et soyeux, qui, aidés par le vent d'hiver, s'échappaient de leur charmante prison. Le sentier que suivaient les deux femmes était parallèle aux arbres où Napoléon Potard était caché, de façon qu'il ne pouvait encore les voir que de profil ; mais bientôt elles arrivèrent à la voiture. Le domestique se hâta d'abaisser le marchepied. L'institutrice y monta la première : la jeune personne la suivit ; dans ce mouvement, elle laissa entrevoir un pied mignon, canané, d'une petitesse jinvraisemblable ; en même temps elle se retourna à demi, et Napoléon Potard vit sa figure ; un cri étouffé lui traversa le gosier et vint expirer sur ses lèvres : C'est Bénédicte ! Bénédicte à seize ans ! dit-il. Mais déjà la voiture était

partie et disparaissait au premier tournant.

À l'instant, les pensées les plus folles, les chimères les plus impossibles, les conjectures les plus contradictoires, se croisèrent dans son esprit. Sa vie ressemblait si bien à un songe, il s'y mêlait tant de mystérieux et de fantastique, que cette fois encore il ne savait s'il devait croire à ce qu'il avait vu, ou s'il avait réellement vu ce qu'il ne pouvait raisonnablement croire. Trop agité, trop avide de solitude pour se résoudre à parler à Magdeleine en ce moment, il alla détacher son cheval, monta dessus et revint à Paris au triple galop.

Le lendemain, il courut chez Magdeleine ; elle le reçut comme à l'ordinaire. Si l'amour est quelquefois diplomate, l'impatience ne l'est jamais ; aussi ne fit-il pas de périphrase.

—Magdeleine, dit-il, vous ne me racontez pas les belles visites que vous avez eues hier ; je me promenais par hasard dans le bois, et j'ai rencontré une jeune personne avec une respectable dame ; elles semblaient venir d'ici.

—Non... c'est-à-dire oui ; au fait, c'est vrai, répondit-elle, un peu embarrassée.

—Et c'est la première fois sans doute qu'elles viennent ?...

—Non, c'est la seconde. Il y a huit jours à peu près, cette dame et cette demoiselle se promenaient à pied dans les environs. La fatigue les prit... elles virent cette petite maison d'assez bonne mine, et elles nous arrivèrent toutes lassées et grelottantes. Vous jugez que je les regus de mon mieux : je leur donnai nos deux meilleures chaises ; un bon feu de bournée à la cheminée, et une tasse de lait tout chaud pour chacune. Lorsqu'elles furent un peu remises, oh ! alors ce furent des questions, mais des questions à n'en plus finir.